Léopold Sédar Senghor

JOAL

Joal !  
Je me rappelle.

Je me rappelle les signares à l’ombre verte des vérandas   
Les signares aux yeux surréels comme un clair de lune sur la grève.

Je me rappelle les fastes du Couchant   
Où Koumba N´Dofène voulait faire tailler son manteau royal.

Je me rappelle les festins funèbres fumant du sang des troupeaux égorgés

Du bruit des querelles, des rhapsodies des griots.

Je me rappelle les voix païennes rythmant le Tantum Ergo  
Et les processions et les palmes et les arcs de triomphe.

Je me rappelle la danse des filles nubiles  
Les chœurs de lutte – oh ! la danse finale des jeunes hommes, buste

Penché élancé, et le pur cri d´amour des femmes – Kor Siga !

Je me rappelle, je me rappelle…  
Ma tête rythmant  
Quelle marche lasse le long des jours d´Europe où parfois  
Apparaît un jazz orphelin qui sanglote, sanglote, sanglote.

(*Chants d’ombre*, 1945)

## AUX TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS MORTS POUR LA FRANCE

Voici le Soleil   
Qui fait tendre la poitrine des vierges   
Qui fait sourire sur les bancs verts les vieillards   
Qui réveillerait les morts sous une terre maternelle.

J'entends le bruit des canons - est-ce d'Irun ?   
On fleurit les tombes, on réchauffe le Soldat Inconnu.   
Vous, mes frères obscurs, personne ne vous nomme.   
On vous promet 500 000 de vos enfants à la gloire des futurs morts, on les remercie d'avance, futurs morts obscurs   
Die Schwarze schande !

Écoutez-moi, Tirailleurs Sénégalais, dans la solitude de la terre noire et de la mort   
Dans votre solitude sans yeux, sans oreilles, plus que dans ma peau sombre au fond de la Province   
Sans même la chaleur de vos camarades couchés tout contre vous, comme jadis dans la tranchée, jadis dans les palabres du village   
Écoutez-moi, tirailleurs à la peau noire, bien que sans oreilles et sans yeux dans votre triple enceinte de nuit.

Nous n'avons pas loué de pleureuses, pas même les larmes de vos femmes anciennes.  
Elles ne se rappellent que vos grands coups de colère, préférant l'ardeur des vivants.   
Les plaintes des pleureuses trop claires   
Trop vite asséchées les joues de vos femmes comme en saison sèche les torrents du Fouta   
Les larmes les plus chaudes trop claires et trop vite bues au coin des lèvres oublieuses.

Nous vous apportons, écoutez-nous, nous qui épelions vos noms dans les mois que vous mourriez   
Nous, dans ces jours de peur sans mémoire, vous apportons l'amitié de vos camarades d'âge.   
Ah ! puissé-je un jour d'une voix couleur de braise, puissé-je chanter   
L'amitié des camarades fervente comme des entrailles et délicate, forte comme des tendons.   
Écoutez-nous, Morts étendus dans l'eau au profond des plaines du Nord et de l'Est.

Recevez ce sol rouge, sous le soleil d’été ce sol rougi du sang des blanches hosties

Recevez le salut de vos camarades noirs, Tirailleurs sénégalais   
MORTS POUR LA RÉPUBLIQUE !

Tours, 1938 (*Hosties noires*, 1948)

FEMMES DE FRANCE

Femmes de France, et vous filles de France  
Laissez-moi vous chanter ! Que pour vous soient les notes claires du sorong.

Acceptez-les bien que le rythme en soit barbare, les accords dissonants  
Comme le lait et le pain bis du paysan, purs dans ses mains si gauches et calleuses !  
O vous, beaux arbres droits debout sous la canonnade et les bombes  
Seuls bras aux jours d’accablement, aux jours de désespoir panique  
Vous fières tours et fiers clochers sous l’arrogance du soleil de Juin  
Vous clair écho au cri du Coq Gaulois !

Vos lettres ont bercé leurs nuits de prisonnier de mots diaphanes et soyeux comme des ailes  
De mots doux comme un sein de femme, chantants comme un ruisseau d’avril.  
Petites bourgeoises et paysannes, pour eux seuls vous ne fûtes pas avares  
Pour eux seuls vous osâtes braver l’affront de l’Hyène, l’affront plus mortel que des balles.

Et leurs fronts durs pour vous seules s’ouvraient, et leurs mots simples pour vous seules

Etaient clairs comme leurs yeux noirs et la transparence de l’eau.

Seules vous entendiez ce battement de cœur semblable à un tam-tam lointain

Et il faut coller son oreille à terre et descendre de son cheval.

Pour eux vous fûtes mères, pour eux vous fûtes sœurs.  
Flammes de France et fleurs de France, soyez bénies.

(*Hosties noires*, 1948)